

SEPT CONTES

Le verger - 1

Le puits d'Uroy - 2

Jacques et le haricot magique - 4

Aymone, l'âne au long poil noir - 5

La petite Cousette - 6

La demoiselle d'honneur - 9

L'équilibriste au tutu - 10

LE VERGER

Un vieil homme, sur son lit de mort, partagea ses biens entre ses fils. Le cadet fut très déçu de n'hériter que d'un verger. Au lendemain du bûcher crématoire, il se rendit sur ses terres. Enfant, il avait joué d'abondance en ces murs, mais il les regardait désormais d'un œil nouveau. Quelques lignes de fruitiers s'étendaient sans grande inventivité, et le tout était clos d'un mur de moellons grossièrement appareillés et renforcés de loin en loin de piliers de pierre de taille. Du lierre couvrait les moellons et en de nombreux endroits l'attaquaient profondément. L'ensemble, bien que vaguement entretenu et globalement productif, avait un air triste.

Le cadet, désappointé, retint péniblement ses larmes. Puis il se ressaisit, réunit son courage et se mit en devoir de rendre l'endroit qui lui était échu un peu plus agréable. Il passa de longues journées pluvieuses à arracher, couper et brûler le lierre, puis il rebâtit les portions de mur les plus endommagées. Ensuite, il s'occupa de la taille des arbres et sema des plantes d'agrément à leur pied. Il reconstruisit l'arche qui closait le portail et repeignit les vantaux de celui-ci dans un vert particulièrement engageant. Finalement, il s'édifia un petit édicule en guise de demeure et s'installa confortablement. Un poêle salamandre lui permettait de se chauffer, et les fruits du verger lui permettaient de se sustenter et, lorsqu'il les vendait au marché, de se procurer ce qui n'y poussait pas.

Mais à peine s'était-il installé dans cette routine qu'un événement vint chambouler sa vie. Il tomba amoureux d'une demoiselle de passage. Il cacha la clef du portail vert sous une pierre et la suivit dans ses aventures. Ils furent heureux longtemps, et le cadet visita ainsi de lointaines contrées. Mais un jour, ils se séparèrent et le jeune homme rentra dans son verger.

Il y arriva un matin d'été. Les herbes avaient envahi les abords du lieu, et le lierre avait à nouveau descellé bien des moellons. Le portail était bloqué par la végétation, et bien qu'il eût retrouvé la clef à l'endroit où il l'avait laissé, le cadet eut bien du mal à entrer. Les arbres, sans entretien, s'étaient tordus, les plates-bandes étaient envahies de jeunes arbrisseaux vigoureux, et bien des pieds ancestraux avaient irrémédiablement séché. C'était un spectacle désolant.

Le cadet, heureusement, avait de la bonne volonté à revendre. Après un premier mouvement d'abandon, il décida de refaire de son verger un endroit sinon paradisiaque au moins agréable. Il se remit à l'ouvrage avec courage, et ma foi il ne lui fallut pas plus de quelques saisons pour refaire le verger plus beau qu'avant. Il songeait encore parfois à la voyageuse, mais à la pensée de combien son amour pour elle lui avait fait négliger l'héritage de son père, il ne parvenait plus à la regretter.

Par contre, il calligraphia délicatement une pancarte discrète qu'il cloua au dos du portail, plus à sa propre intention que pour qu'elle fût lue:

Étrangère,
Que tu sois princesse ou déshéritée,
Que tu sois comme une fleur en bouton ou comme un fruit mûr,
Que la vie t'ait marquée ou qu'elle t'ait comblée,
Tu trouveras ce portail ouvert.
Tu pourras rester dans ce jardinet à ta convenance,
Pour un jour, pour une semaine, ou pour toujours.

Hengwiller, France

le 19 avril 2010

LE Puits d'UROY

La cité d'Uroy était célèbre pour son marché du samedi. On y affluait joyeusement des confins du pays. Chacun y venait plusieurs fois l'an, par plaisir autant que par intérêt. Tout s'y échangeait, du plus bariolé au plus odorant, du plus précieux au plus hétéroclite, du plus surprenant au plus commun.

Pourtant, un jour, le succès du marché de la cité d'Uroy se mit à décliner. On s'y pressa moins, et la fête y fut moins gaie. Le grand prévôt d'Uroy ordonna une commission d'enquête afin de déterminer les causes de cette baisse de fréquentation, mais la commission ne parvint à aucune conclusion convaincante. Puis, le grand prévôt fit appeler les devins, les prophètes, les astrologues, les aruspices, les sibylles et autres augures des pays voisins et lointain. Finalement, ce fut un pigeon qui apporta la réponse, sans qu'on sût d'où, attachée à sa patte:

— Le marché de la cité d'Uroy périclité parce que l'eau du puits n'est plus aussi bonne.

Personne n'avait songé à cela. Mais en effet, en y réfléchissant, on s'aperçut de ce que tout le monde buvait de cette eau durant les marchés, et que si elle avait eu un pouvoir euphorisant qu'elle aurait perdu ensuite, cela aurait parfaitement décrit la situation.

Le grand prévôt et maints notables se réunirent donc autour du puits, interrogateurs. Que faire pour rendre à l'eau d'Uroy ses propriétés d'antan?

Un petit garçon se présenta. Il était le fils d'un puisatier d'alentours. Il se proposa de descendre voir. Le conseil de la cité accepta sa proposition et le regarda s'enfoncer dans la gueule du puits. Le fils du puisatier atteignit rapidement l'eau, car c'était un puits relativement peu profond. L'eau ne présentait rien d'anormal. Mais lorsque ses yeux furent accoutumés à l'obscurité, il aperçut un suintement qui coulait le long des parois du puits et se mêlait à l'eau. Ce suintement provenait d'une fissure. Le fils du puisatier se fit descendre des outils et se mit en devoir d'agrandir la fissure.

Rapidement, il dégagait un passage suffisant pour sa petite carrure. L'eau avait creusé un boyau dans lequel il put ramper. L'obscurité et le silence étaient totaux. Il rampa petit à petit, puis il entendit quelque chose — quelque chose qui devait être très discret mais que le silence général absolu rendait clairement perceptible. C'était comme des sanglots.

Le fils du puisatier continua sa lente reptation. Il parvint à la source des gémissements. Autant qu'il put en juger, il s'agissait d'une petite fille qui pleurait. Ses larmes avaient creusé le boyau et se mêlaient à l'eau du puits, annulant leur effet jubilatoire. Le fils du puisatier s'approcha et entama le dialogue:

— Pourquoi pleures-tu, petite fille?

Il entendit la demoiselle renifler, et elle lui répondit:

— Je suis moche et je n'ai pas d'amis.

Le fils du puisatier eut l'intelligence de ne pas lui dire qu'elle était belle, car il ne la voyait pas, mais il lui proposa d'être son ami. La petite fille accepta, renifla encore un coup, et ils se mirent à discuter. Au bout d'un moment, le fils du puisatier lui demanda:

— Tu as faim?

— Oh oui, alors!

Il redescendit le boyau, et demanda aux notables de lui envoyer de quoi bien manger pour quelques jours. Les hommes s'exécutèrent, faute de meilleure idée quant à quoi entreprendre pour rendre à l'eau du puits sa vertu première. Le fils du puisatier et sa nouvelle amie firent mieux connaissance et s'apprivoisèrent peu à peu. La demoiselle avait cessé de pleurer, et l'eau du puits avait peu à peu recouvré sa vertu d'antan. Les marchés de la cité d'Uroy avaient retrouvé leur faste et plus que jamais on y venait de partout. Le grand prévôt, ne sachant pas mieux pourquoi le succès était revenu que pourquoi il était parti, nomma une commission chargée de veiller aux moindres désirs du fils du puisatier qu'on entendait parfois réclamer quelque chose. Il décida même d'anticiper les désirs bien modestes du garçon, et de lui envoyer régulièrement diverses nourritures, boissons, présents, et tout ce qui lui venait à la tête.

Pendant ce temps, le fils du puisatier avait réussi à convaincre la demoiselle de ce que leur amitié était suffisamment solide pour qu'il puisse la voir. Il s'y était pris avec tact et délicatesse, et la petite fille ne refusa pas, bien qu'elle fût morte de peur. Le fils du puisatier demanda donc qu'on le remonte. Lorsque le grand prévôt fût informé de cette requête originale, il se précipita en personne au puits pour se la faire confirmer. Comme le fils du puisatier lui expliquait qu'il voulait remonter avec une amie, le grand prévôt lui demande de patienter un instant, et organisa en leur honneur une grande fête, la plus grande fête que la cité d'Uroy ait jamais connue. Le grand prévôt était bien conscient de ce que le faste des marchés de la ville était dû aux jeunes héros.

Le fils du puisatier et son amie sortirent du puits en clignant des yeux, éblouis après leur long séjour sous terre. Ils furent accueillis dans une démonstration de liesse délirante, mais aucune joie ne put égaler celle que le fils du puisatier en apercevant pour la première fois sa si chère amie: en réalité, elle était la plus belle femme qu'il ait jamais vue — toute la ville était sous son charme! Et la fête, très spontanément, se transforma en noce.

Le fils du puisatier fut associé au grand conseil de la ville, et lorsque le grand prévôt prit sa retraite, il fut nommé son successeur à l'unanimité. Et jamais, jamais les marchés d'Uroy ne furent plus fastes ou plus heureux.

Il était une fois un petit garçon qui s'appelait Jacques et qui vivait seul avec sa maman.

Un jour, il trouva un haricot magique. Il le planta, et le haricot se mit à croître, croître, croître jusqu'au ciel. Chaque matin, Jacques le voyait un peu plus grand et plus fort. Il dépassa bientôt les plus grands arbres alentours. Un jour, Jacques décida de grimper dans son haricot magique. C'était une ascension très facile et sans danger. Il traversa ainsi plusieurs nuages et parvint finalement dans un pays enchanté. Là, il rencontra de nombreux animaux magiques et il se fit rapidement des amis très chers.

Jacques redescendis le soir, et n'eût dès lors rien de plus pressé que de retourner au pays enchanté dans les nuages. Il y retourna le lendemain matin, puis de plus en plus souvent et de plus en plus longtemps.

Mais les gamins du quartier, jaloux de son bonheur, s'organisèrent afin de nuire à Jacques. Un jour qu'il était monté, les gamins coupèrent le haricot, de sorte que Jacques fut emprisonné dans le pays enchanté.

Heureusement, tous ses amis de là-haut s'unirent pour lui venir en aide! Chacun grand ou petit, lui offrit un vêtement, et en les cousant ensemble il put se constituer un immense parachute. Jacques dit adieux à tous ses amis, car il était conscient de ce qu'il ne pourrait pas revenir les voir, et sauta dans l'air.

Le parachute fonctionna à merveille, mais des thermiques facétieux le déportèrent bien loin de la maison de sa mère. En fait, il atterrit de nuit sur la plate-forme supérieure de la tour d'un château. C'était le château du roi du pays, et dans cette tour il avait fait enfermer sa fille unique car elle refusait systématiquement tout prétendant et mettait ainsi en péril la succession de la couronne.

Jacques aperçut la princesse qui s'ennuyait en jouant pour la millième fois à la réussite. Il lui proposa de jouer aux cartes ensemble, et la princesse fut ravie de trouver un partenaire de jeux.

Bien longtemps après, le roi décida que sa punition avait assez duré, et vint rendre visite à sa fille enfermée dans la tour. Il était également curieux de ce qu'elle se fût mise à manger d'abondance. Il se demandait comment prendre cette nouveauté. Lorsqu'il pénétra dans la pièce de réclusion, il aperçut sa fille jouant aux cartes avec un jeune homme. Ils riaient de bon cœur, et le roi, en père généreux et aimant, fut heureux du bonheur de sa fille. Il se racla la gorge afin de signaler sa présence, et sa fille, dans la plénitude de sa joie enfantine, se précipita dans ses bras.

Le roi leva la punition aussitôt, et la princesse reprit sa vie au château. Elle passait beaucoup de temps avec Jacques et ils jouaient à tous les jeux qu'on avait pu leur enseigner, si bien que le jeune homme s'intégra à la vie de la cour. Aussi parut-il naturel qu'un jour le roi lui proposât la main de sa fille. Les jeunes gens étaient émus mais consentants. En réalité, rien ne leur parut plus évident que cette union.

Jacques demanda cependant qu'on commençât par aller chercher sa mère. Il voulait lui montrer ce qu'il était devenu. Mais le roi, dans sa sagesse, lui fit remarquer qu'elle devait le croire mort, et qu'une telle surprise lui serait peut-être fatale. Aussi envoya-t-on le grand chambellan en personne lui porter un message et lui expliquer la situation. On n'avait jamais vu le grand chambellan dans le quartier où Jacques avait grandi! Et le grand chambellan dut ranimer plusieurs fois la mère de Jacques qui avait tendance à s'évanouir de joie à l'idée que son fils était vivant et demeurait incrédule lorsqu'on lui parlait de ce qu'il était devenu.

Finalement, on put l'habiller et la ramener au château. Jacques embrassa sa mère très tendrement, et lui présenta sa promise, puis on célébra une noce simple et heureuse qui fit date dans les annales du royaume.

Il était une fois un âne au long poil noir qui s'appelait Aymone. Il avait de grands cils qui lui donnaient un air très doux, et comme il était très fort, il se rendait utile dans les travaux des champs, au hasard de ses errances. Il aimait cette vie, mais parfois il regrettait sa condition d'âne, car il aimait les hommes.

Un jour, il aperçut un vieil homme qui peinait sur le chemin. Il lui proposa de le porter jusqu'à sa destination. Le vieil homme accepta volontiers. Il était bien plus lourd qu'Aymone l'aurait supposé, mais il parvint à le porter jusqu'à destination sans laisser paraître sa peine. C'était un âne très courageux!

Aussitôt au sol, le vieil homme s'adressa à l'âne:

— Je suis magicien. Dis-moi ce que tu souhaites, et je l'exaucerai.

Aymone l'âne n'eut pas à réfléchir, tant il avait rêvé de semblables circonstances sans jamais oser espérer qu'elles se présenteraient en réalité. Il répondit aussitôt:

— J'aimerais être un garçon, s'il vous plaît, Monsieur le Magicien.

Aussitôt, il devint un jeune homme de l'âge correspondant à son âge d'âne: c'était un âne adolescent, et il devint un jeune homme adolescent, puissant comme il l'était, et toujours pourvu de longs cils doux.

Tout heureux, Aymone remercia et s'en fut parmi les hommes, ravi de leur être enfin semblable.

Hélas, il ne tarda pas à apprendre que les hommes sont souvent moins cruels avec les animaux qu'avec leurs semblables. Aymone qui ne rêvait que de se faire des amis se heurta à l'hostilité parfois brutale de ses nouveaux semblables, et il s'aperçut que devenu homme, il devait tout payer, que tout se monnayait, même ses besoins les plus naturels. Il fit rapidement plusieurs séjours dans des geôles putrides pour n'avoir pas bien compris comment fonctionnait le monde des hommes. Il était très déçu.

Mais son amertume fut à son comble lorsqu'il tomba amoureux d'une princesse héritière: il en savait déjà assez sur le monde des hommes pour comprendre que jamais elle ne le regarderait même. Car les princesses sont plus intéressées par le statut de leurs prétendants que par leurs qualités.

Afin de digérer ces déceptions, Aymone se remit à errer. Il continuait à rendre service comme journalier dans les fermes, mais il y était bien moins bien reçu que du temps où il était un âne. Il se mit à regretter sa condition passée, son innocence et son ignorance de la dureté du monde des hommes. Puis, après quelques saisons, il se mit plus ou moins activement à la recherche du magicien qui avait accompli son triste vœu. Mais comment retrouver un magicien rencontré un jour par hasard?

Aymone erra ainsi de nombreuses années, et son âge d'homme passa. Il devint un homme mûr, puis un homme âgé, mais toujours ses longs cils adoucissaient sa carrure impressionnante. Il était suffisamment fort et sain pour continuer à rendre service et monnayer son droit à vivre parmi les hommes.

Enfin, alors qu'il avait renoncé à l'espérer, il revit le magicien assis au bord du chemin. Aymone était ému: c'était le jour le plus important de sa vie. Il s'approcha timidement, et le plus délicatement qu'il le put, il proposa au vieil homme qui n'avait pas changé malgré les décennies passées:

— Bonjour noble vieillard. Puis-je vous proposer de vous transporter quelque part?

Le magicien accepta volontiers et se hissa avec une agilité surprenante sur le dos du vieil homme. Il était toujours aussi lourd, mais Aymone avait vieilli, et il dut serre les dents pour s'acquitter de sa tâche. Quelques gémissements lui échappèrent même avant qu'ils atteignent la destination qu'ils visaient. Il failli bien s'écrouler, mais parvint à accomplir sa tâche.

Le magicien sauta au sol et Aymone tomba à genoux. Le magicien s'assit sur une souche afin que le vieil homme qu'était devenu Aymone pût se relever. Il lui proposa un vœu. Aymone, lorsqu'il croisa son regard, comprit que le magicien savait qui il était. Peut-être même était-il venu exprès à sa rencontre?

— J'aimerais redevenir l'âne que j'étais.

Le magicien, avec une grande douceur malgré d'épais sourcils épineux, lui répondit:

— Celui que tu étais n'est plus. Mais je peux te faire redevenir celui que tu es devenu.

Aymone accepta, et il se vit changé en vieil âne.

C'était une drôle de sensation pour un vieil homme de se retrouver transformé en âne. Aymone mit du temps à se réaccoutumer à sa forme première, puis il dut apprendre à accepter d'avoir vieilli dans cette forme également. Il s'aperçu de ce que son désir de redevenir un âne s'était mâtiné, avec le temps, de la nostalgie de la santé de sa jeunesse.

Enfin, après s'être retrouvé, il se rendit compte de ce que le magicien était toujours là. Il put le remercier du fond du cœur.

Aymone put ainsi terminer sa vie comme âne, simplement et sans souci d'homme.

Strasbourg, France

le 06 avril 2010

LA PETITE COUSETTE

C'était au temps où le monde était surtout ponctué de vastes domaines agricoles séparés par une nature sauvage et hostile. Voyager était rare et périlleux, et chaque domaine, chaque village et chaque bourg se montrait à la fois suspicieux à l'égard des voyageurs et avide des nouveautés qu'ils apportaient.

La petite Cousette avait déjà vécu dans de nombreux domaines. Orpheline d'aussi loin qu'elle se souvint, elle avait eu le jour de ses treize ans un rêve qui changea sa vie: elle reçut la visite sans équivoque de son Ange Gardien qui lui révéla qu'elle était en réalité la fille cachée du couple royal.

Depuis ce jour, tout en servant de cousette dans les domaines où elle atterrissait, la demoiselle n'avait eu de cesse de trouver un moyen de retourner à sa famille originelle. Sa première stratégie avait été de s'attacher aux gens de cour qui venaient à passer là où elle était. Comme elle était bien faite, les jeunes gens l'écoutaient avec intérêt. Puis ils s'enamouraient, voyageaient quelques temps de conserve, et, invariablement, l'homme finissait par abandonner la naïve. Aussi arriva-t-elle bien triste et pessimiste à l'âge de jeune femme, à la fois déçue par les hommes et indécise quant à ce qu'entreprendre pour retrouver ses parents.

Or il advint qu'un jour un vieil âne vint proposer ses services dans le domaine où travaillait la petite Cousette. C'était un âne bien fait, au long poil noir et à l'œil triste, qui vivait comme journalier de domaine en domaine. Il était âgé et avait bourlingué d'abondance, mais son physique le rajeunissait.

Les premiers jours, il travailla sans qu'ils se remarquassent. Il faut dire que c'était un âne très consciencieux qui se dédiait totalement à sa tâche, ce qui lui valait une excellente réputation qui le précédait dans les domaines agricoles. Mais un soir, la petite Cousette l'entendit sangloter dans son écurie. Elle alla le rejoindre et entoura son gros cou doux de ses bras encore jeunes. Ils se racontèrent leurs malheurs.

Étant donné la circonstance ce fut lui qui commença. Il conta son histoire simple de longue solitude — condition générale de la majorité des journaliers, bien sûr, mais lui était de disposition aimante et familiale. Quand vint son tour, la petite Cousette raconta son rêve et pour la première fois eut le sentiment d'être écoutée plutôt que regardée. Quand elle eut terminé, l'âne lui demanda:

— Quel âge as-tu?

Elle avait alors vingt-et-un ans, qu'elle ne chercha pas à dissimuler. Il continua:

— Depuis ta naissance, nous avons déjà changé deux fois de roi.

Et l'âne cita le nom des monarques successifs. Il était bien au fait de ce genre de choses. La demoiselle fut interloquée. Elle n'avait jamais songé à cet aspect-là de la prophétie. Elle en fut d'abord contrariée, puis chagrinée. Enfin, elle se ressaisit et affirma:

— Qu'importe! Des membres de ma famille doivent encore exister. J'appartiens à la cour, et je veux y retourner.

L'âne, touché par cette détermination farouche, lui proposa de l'accompagner. Elle accepta une fois de plus, sentant que cette fois-ci serait différente.

Ils partirent lorsque la saison de travail de l'âne fut terminée. Ils avaient appris à se connaître et à s'aimer. L'âne avait un caractère entier et il s'emportait parfois, mais la petite Cousette voyait bien que ses colères étaient sans malices, dues uniquement à des blessures secrètes ou des injustices notoires. Elle n'osa jamais s'avouer qu'elle l'aimait bien plus passionnément lorsqu'il s'énervait, que les montées de colères de l'âne attisaient sa passion de jeune femme et faisait de son amour tendre et presque fraternel une passion amoureuse digne d'un roman. Quant à l'âne, il s'attacha beaucoup plus progressivement, prévenu sans doutes au départ par ses habitudes de solitaire et peut-être par des blessures anciennes. Mais peu à peu, ils finirent par s'aimer tout à fait.

La petite Cousette fut surprise de constater combien l'âne solitaire tenait de relations partout dans le monde. Il était clair qu'elle l'avait sous-estimé. Avec lui, bien plus qu'avec un quelconque des nobliaux qui avaient prétendu l'aider pour mieux abuser d'elle, elle eut enfin la certitude qu'elle allait pouvoir entrer à la cour.

Obnubilée par sa passion, elle ne remarqua pas que l'âne, tout en l'aidant, abhorrait les lumières artificielles de la capitale et les fastes clinquants de cette cour qui faisait rêver celle qu'il aimait. L'âne était tiraillé entre son amour pour la petite Cousette et son aversion pour la cour — l'idéal de celle qu'il aimait. Elle, par contre, se trouvait au comble de la félicité, parcourant le monde avec un ami aimant et attentionné et se rapprochant peu à peu de son rêve de petite fille. L'âne goûtait ce bonheur et ravalait ses préjugés.

Les colères de l'âne, que la petite Cousette ne s'expliquait pas, ne menaçaient pas leur union, mais au contraire, en attisant le désir de la jeune femme, les rapprochaient.

C'est ainsi qu'au bout de plusieurs années de voyages commun qui furent pour l'un et l'autre le comble de la félicité, quoi que dans des nuances différentes, ils arrivèrent aux portes de la ville. L'âne broncha. Il avait suffisamment préparé le terrain pour que la petite Cousette pût y aller seule, et il prétexta du travail ailleurs pour ne pas l'accompagner. Aussi, sans vraiment soupçonner les sentiments qui déchiraient son ami, la petite Cousette franchît-elle seule les portes de la ville.

Elle fit, de fait, une entrée triomphale à la cour, où, grâce aux contacts de l'âne, elle était attendue. Sans doutes ne retrouva-t-elle pas de parents biologiques, mais elle se découvrit la famille qu'elle espérait — ce qui était peut-être ce qu'avait voulu lui dire son Ange Gardien.

Elle fut la reine du bal, on la courtisa, elle plaisait, on l'accueillait comme le fils prodigue de la parabole, on se pressait autour d'elle, on l'interrogeait, elle se sentait irradier, rayonner, illuminer ce monde dont elle n'avait pu que rêver toute sa vie de petite cousette. Le bonheur accumulé dans sa vie de couple avec l'âne et explosant là dans l'accomplissement de son rêve la rendait irrésistible.

L'âne vint lui rendre visite. Il constata qu'elle était parfaitement et pleinement heureuse, et il eut l'air triste. Quant à la petite Cousette, elle fut contrariée par cette tristesse qui détonnait dans l'allégresse générale de la cour. Aussi fût-elle passablement distante lorsqu'il vint lui dire adieux. Elle remarqua à peine le départ de son ancien ami et amant, tant elle était sollicitée.

Mais soudain, quelques mois après que la petite Cousette eût si triomphalement animé la cour, une autre beauté fit irruption. Il s'agissait d'une femme de quatre ans sa cadette, qui avait quitté la cour enfant et qui y revenait à l'acmé de sa jeunesse. Bien qu'essayant de ne pas entendre, la petite

Cousette ne put éviter des bribes de conversations qui les comparaient et qui étaient à l'avantage de la plus jeune. Et quand bien même elle eût pu totalement s'assourdir, les yeux auraient dit ce que les mots auraient tu: on ne la regardait plus comme le soleil de la cour, mais comme l'un des innombrables tableaux qui ornaient la galerie de portrait — une beauté, certes, mais une beauté acquise, connue, déparée du charme suprême de la nouveauté.

La petite Cousette quitta la cour comme on s'évade d'un baignoire. Elle parvint à rejoindre rapidement l'âne, qui avait laissé des traces à son intention. Ils s'aimèrent plus tendrement que jamais. Mais leurs rapports s'étaient en quelque sorte inversés: c'était lui, désormais, qui était pleinement et totalement heureux de leur nouvelle vie de couple sans ambition que vivre ensemble, tandis qu'elle appréciait son amour mais peinait à cicatriser l'incommensurable blessure que lui avait infligée l'inattention de ceux qu'elle avait cru sa famille.

L'âne, tout naturellement, lui proposa qu'ils s'épousassent. La petite Cousette s'accrocha à cette offre comme un noyé à une bouée — elle accepta de tout cœur, et crut pouvoir oublier la cour en se consacrant à cette nouvelle vie qu'ils se créaient ensemble: ils parcourraient le monde, lui travaillant comme journalier, elle comme cousette, ils seraient aimés là où ils passeraient, elle pour sa beauté et ses manières, lui pour sa bonté et son acharnement au travail, ils auraient des enfants qui réuniraient leur qualités, et ils feraient ainsi mille fois le tour du monde, en famille.

La petite Cousette parvint à se persuader que c'était là ce qu'elle désirait le plus au monde.

Ils prévirent leurs noces. Les nombreux amis disséminés dans les domaines agricoles que l'âne avaient progressivement présentés à la petite Cousette promettaient une fête colossale et fraternelle. Cependant, en considérant cette liste de leurs amis, la petite Cousette eût envie de revoir la cour une dernière fois. Ils n'étaient pas bien loin de la capitale, et elle se sentait si forte dans sa nouvelle vie et son amour régénéré qu'elle s'enthousiasmait à l'idée de montrer ce qu'elle était devenue. Elle n'imagina pas un instant que ce n'était peut-être qu'un sursaut d'amour-propre, une revanche un peu veule sur ceux dont elle avait trop attendu et qui l'avaient déçue.

Quant à l'âne, il parvint à cacher le déplaisir que lui causait la requête de sa fiancée. Il parvint à s'enthousiasmer avec elle, et à se persuader qu'elle en reviendrait apaisée et plus aimante encore — s'il se pouvait.

Elle partit donc, et lui l'attendit. Il avait senti combien sa présence avait été importune la première fois, et avait préféré qu'ils se donnassent rendez-vous après trois mois dans un domaine qu'ils connaissaient bien tous deux.

La petite Cousette, enfiévrée par le bonheur de son amour et aiguillonnée par sa déception d'autrefois conquit à nouveau la cour et eût encore plus de succès, s'il se peut, que la première fois. Elle déjoua les pièges qui l'avaient fait trébucher la première fois, et parvint à éclipser les nouvelles venues. Elle n'était plus une petite naïve déboulant de sa campagne, jeune et belle: elle était une femme mûre, sûre de sa beauté, consciente d'être aimée, assurée dans le désir qu'elle éveillait chez les hommes, forte de son mariage prochain avec un âne qui lui était tout dévoué — et forte de leur projets de voyage, qui ajoutaient en elle le soupçon d'indépendance ironique et la rendait irrésistible. Elle semblait narguer toute la cour en leur laissant entendre qu'elle s'en irait quand elle serait lasse d'eux — et non l'inverse.

Elle réussit si bien que lorsqu'elle honora ponctuellement son rendez-vous avec l'âne, elle était troublée. Certes, elle aimait cet âne au poil long qui l'avait accompagné tant d'années durant. Certes, elle était désireuse de parcourir le monde et de fonder une famille avec lui. Mais cette fois, elle se sentait en train d'accomplir son destin: elle avait trouvé la famille promise par son Ange Gardien — et dans la grande balance des jugements importants, les fiançailles qu'elle avait promise pesaient bien peu en regard de l'engagement d'un Ange Gardien. Elle aimait toujours l'âne de tout son cœur, mais elle le trouvait vieilli, habillé sans grâce, un peu trop en chair par rapport aux canons de la

mode du moment et aux premiers temps de leur amour — bref, elle le trouvait sans éclat. Et l'éclat lui importait. Elle l'aimait comme un frère, mais plus comme un prétendant. Aussi lui demanda-t-elle de lui rendre sa parole et d'annuler leur mariage.

L'âne accepta sans regimber. Il n'eut aucun des éclats de colère qui avaient émaillé leur vie de couple des années durant. Il sembla juste se tasser un peu dans une tristesse sans fond. Il parut cependant parvenir à se réjouir avec celle qu'il aimait du brillant destin qui lui était promis loin de lui.

Lorsqu'elle partit, ils s'embrassèrent une dernière fois, et la petite Cousette sentit combien elle aimait ce vieil âne à qui elle devait tant. Elle l'aimait d'autant plus qu'il ne lui était plus une gêne, qu'il la laissait partir vers son destin. Elle ne se rendit pas compte qu'elle l'aimait comme on aime un doux souvenir, mais qu'elle l'aimait ainsi déjà au passé, qu'il appartenait à ce qui l'avait faite, mais qu'il n'avait plus de place dans son présent. Sa vie était devant elle, elle se sentait naître enfin.

Elle regagna la cour plus assurée que jamais, certaine de la protection de son Ange Gardien et forte de l'amour passé de l'âne qui l'avait emmenée jusque-là et avait permis l'accomplissement de sa destinée.

Si elle fût heureuse ou non dans sa nouvelle vie est une autre histoire, qui sera contée une autre fois.

Quant à l'âne... Mais qu'importe l'âne! Les ânes n'ont pas d'histoire.

Buenos Aires, Argentine

le 07 mars 2010

LA DEMOISELLE D'HONNEUR

Il était une fois une demoiselle d'honneur dans une cour brillante et enivrante. Elle était promise à un avenir radieux, bien que son caractère un peu romantique la retînt souvent loin du faste des fêtes. C'était une poétesse dans l'âme, qui aimait par-dessus tout dormir à la belle étoile, marcher sous les arbres et composer des chansons. C'était une belle âme, un peu égarée dans un monde trop pétillant pour elle.

Cette demoiselle d'honneur avait un lointain parent ours qu'elle aimait beaucoup. C'était un grand voyageur qui ne manquait pas de venir embrasser sa parente à chacun de ses passages dans les environs. Ils parlaient des heures durant, et la demoiselle aimait à se pelotonner dans ses gros bras velus et odorants. Ainsi avait-elle fait depuis sa plus lointaine enfance, aussi la situation ne lui paraissait-elle en aucun cas contre-nature — ni qu'il fût un ours, ni qu'il fût son parent. Elle trouvait auprès de lui la sérénité que le monde trop extraverti de la cour lui refusait. Ces rencontres, aussi rares fussent-elles, nourrissaient ses poésies et peuplaient ses promenades.

Elle n'avait jamais vu son parent ours énervé ou même inattentif. Elle n'avait jamais réalisé qu'il était un puissant fauve et que tout autre qu'elle le révérait, l'admirait ou le craignait, mais sans l'aimer jamais. Lui, par contre, n'avait que trop conscience de sa puissance. Il était effrayé de sa propre force, de la longueur de ses griffes et de l'odeur entêtante de sa fourrure. Il aurait voulu pouvoir se déguiser en souriceau et égayer sa parente sans craindre de la blesser un jour. Il regardait avec envie tous les petits animaux domestiques de la cour, les rats savants, les hamsters joviaux, les chats hautains, les chiots mignons — il enviait leur petitesse et leur bénignité.

L'ours était écartelé entre deux sentiments contradictoires. D'un côté, la situation pouvait se prolonger indéfiniment: la demoiselle d'honneur se marierait, et lui resterait indéfiniment le vieux, rude et étrange compagnon de toujours qui l'égayerait de temps en temps. Si le mari n'était pas trop jaloux, il tolérerait peut-être qu'ils s'embrassassent encore, comme autrefois. Mais une partie de lui ne cessait de lui suggérer que ni elle, ni lui ne s'épanouiraient dans un tel mariage, et qu'il existait une alternative: il pouvait demander lui-même la main de la demoiselle d'honneur. Mais cela changerait

bien des choses, et il n'était pas sûr que ce fût pour le meilleur... Il ne doutait pas de ce que la demoiselle serait plus heureuse avec lui qu'à la cour, mais il doutait d'une part de pouvoir la rendre heureuse au quotidien, et d'autre de sa puissance, qui au quotidien devenait une menace. Il pouvait la protéger de tous, mais pouvait-il la protéger de lui-même? Il l'aimait comme un frère, mais saurait-il l'aimer comme un époux? Saurait-il soutenir sa poésie — sa rudesse d'ours n'allait-elle pas étouffer sa créativité de demoiselle d'honneur? Pourrait-il l'aider à fleurir de toutes les fleurs de son âme et de son corps?

On ne demande pas une parente en mariage. Encore moins lorsqu'on est un ours et que ladite parente est une demoiselle d'honneur. Néanmoins, l'ours ne pouvait s'empêcher de se considérer comme une alternative épanouissante aux vains fastes de la cour.

L'ours, une nuit de pleine lune, s'installa sur une roche qui dominait le faite des arbres alentours. Il demanda conseil à la lune. La lune était sereine, et les reflets de sa douce lumière dansaient dans les feuillages. L'ours, immobile, faisait comme une pierre supplémentaire juchée sur la roche originelle.

L'ours demandait conseil à la lune, de toute la force obtuse de son âme animale.

Et la lune se taisait.

Charavá, Argentine

le 02 janvier 2010

L'ÉQUILIBRISTE AU TUTU

Le petit éléphant rose fit doucement tourner la clef dans la serrure de la grille qui fermait sa cage. Sans bruit afin de ne pas éveiller ses collègues, en particulier le truculent perroquet du Mexique au sommeil si léger, il se glissa entre les masses sombres des roulottes qui de jour étaient baroques au sommeil si léger, il se glissa entre les masses sombres des roulottes qui de jour étaient baroques. Il contourna le chapiteau qui ressemblait au chapeau oublié d'un géant endormi, et sortit de la grand'place de ce village qui ne serait jamais le sien.

Il fit quelques pas encore, et dépassa les confins de la petite localité. La route se prolongeait dans l'ondoiement de la campagne déserte. Le petit éléphant rose marcha encore un peu, jusqu'à ce qu'il aperçût un lavoir abandonné sur sa gauche. Il s'assit sur la margelle et se mit à écouter les étoiles. Plutôt que de ses propres premiers succès sur le sable de la piste du cirque, elles lui parlaient d'une petite fille qui dansait sur un fil en tutu à plateau. Peut-être était-elle en train de contempler ces mêmes étoiles, dans un autre village qui n'importait pas, loin, si loin, si tellement trop loin.

Afin de ne pas se laisser aller à la mélancolie immense qui commençait à l'inonder, l'éléphant rose se remémora ses souvenirs. Toutes ces années à apprendre à voler, d'abord, et l'œil désapprobateur de son grand-père bourru qui aurait voulu qu'il apprit un "véritable" métier. N'entre pas au cirque qui veut. L'éléphant rose avait travaillé assidûment, poursuivant un rêve dont lui-même doutait qu'il ne fût qu'une chimère. Il avait puisé la force de continuer dans la ferme intuition qu'il fallait qu'il aît au moins essayé.

Mais ce soir de ses premiers applaudissements, le petit éléphant pensait surtout à son entretien d'embauche au Cirque Gavar, l'un des plus prestigieux du royaume. La petite équilibriste était passée avant lui, brillamment, comme une étoile. Il avait eu peur qu'elle lui eût fait de l'ombre, mais on leur avait chacun proposé un poste pour l'automne. Le petit éléphant profita de l'été pour travailler son numéro. Il avait oublié la petite danseuse: il l'avait prise pour une étoile filante, qu'on admire, mais qu'on ne peut jamais retenir.

Juste avant les premières neiges, il était revenu au Cirque Gavar pour les entraînements proprement dits. Il fut interpellé dès le débarquer par l'équilibriste au tutu. Il ne la reconnut pas d'abord, tant il était persuadé qu'elle était déjà en piste, à faire briller les yeux d'autres enfants. Au soir de ses

premiers succès, l'éléphant rose négligeait les péripéties qui l'avaient obligé à changer de chapiteau avant la véritable réussite de son numéro: il ne pensait qu'à l'amitié qui le liait à la danseuse sur fil depuis l'automne. Il l'avait écouté raconter son histoire, les soirs, comme il écoutait les étoiles maintenant, tout emplí d'un sentiment d'immensité dont il savait qu'il valait mieux ne pas s'expliquer l'origine.

Ils s'étaient quittés pour leurs troupes respectives sans parler de se revoir, et le petit éléphant rose se demandait si la vie leur offrirait la chance d'une troisième rencontre fortuite. Peut-on à ce point faire confiance à la vie?

L'éléphant rose pensait à son grand-père aux longues défenses. Les premiers vivats de la foule sur son numéro donnaient raison au cadet, et le vieux pachyderme l'avait reconnu avec un grognement pour tout dire affectueux.

"Bien sûr, disait l'éléphant aux étoiles, bien sûr, il est des rêves qu'il faut poursuivre jusqu'au bout. Mais la ballerine au tutu blanc vous regarde-t-elle aussi? Pense-t-elle seulement à moi? Quelle chance avons-nous de monter un numéro à deux, un jour? Qui suis-je pour l'espérer?"

Et les étoiles magnifiques se taisaient.

Monrovia, Libéria

le 07 juin 2004,